

A close-up photograph of a blue denim jacket. The jacket has a pocket on the right side with a dried, pinkish-red rose pinned to it. The rose is held in place by a thin, light-colored thread that loops around it and extends across the jacket. On the left side of the jacket, two buttons are visible, each featuring a Star of David symbol. The background is the textured fabric of the denim.

Lucy  
Adlington

# LES COUTURIÈRES D'AUSCHWITZ

HISTOIRE  
PAYOT



Un atelier de haute couture à Auschwitz ? L'idée choque, et pourtant la réalité dépasse la fiction. Ayant découvert que l'épouse du commandant du camp, Hedwig Höss, y avait créé un tel « salon » pour ses propres besoins et ceux d'autres femmes de SS, Lucy Adlington a remonté le fil du temps : elle a mené une longue enquête et recueilli le témoignage de Bracha Berkovič, l'une des détenues en majorité juives et slovaques qui avaient travaillé là.

La plupart de ces couturières, déjà modistes de profession, furent d'abord affectées au tri des affaires de déportés en vue de leur reconditionnement, car une vingtaine de trains remplis d'effets personnels repartaient chaque jour d'Auschwitz. Avant cela, les nazis avaient bouleversé le secteur textile, en Allemagne et ailleurs, par l'aryanisation des entreprises juives et l'emploi d'esclaves au service de marques comme Hugo Boss et C&A.

Les héroïnes de cette incroyable histoire durent se dépouiller elles aussi de leurs vêtements et de leur identité en arrivant au camp, mais elles conservèrent tout leur talent de couturière pour survivre.

*La Britannique Lucy Adlington est historienne de la mode. Elle a créé le site History Wardrobe et publié plusieurs ouvrages. Celui-ci a été traduit dans une vingtaine de langues et a figuré sur la liste de best-sellers du New York Times.*



Lucy Adlington

# LES COUTURIÈRES D'AUSCHWITZ

*Traduit de l'anglais par Julie Printzac  
en collaboration avec Mario Pasa*

Payot

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Titre original :

*THE DRESSMAKERS OF AUSCHWITZ*

*The True Story of the Women Who Sewed to Survive*

(Hodder & Stoughton Ltd, Londres)

En couverture : © d'après photo d'Olga Lazacovici /  
Camp de concentration d'Auschwitz © Alamy

© Lucy Adlington, 2021.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023,  
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-228-93305-6

*Aux couturières  
et à leurs familles.*



## INTRODUCTION

« Comment pouvons-nous y croire ? »

Ce sont les premiers mots que m'adresse Mme Kohút après m'avoir accueillie chez elle, tandis que sa famille se presse autour de moi. Je découvre cette petite femme joyeuse, vêtue d'un pantalon chic et d'un chemisier, un collier de perles autour du cou. Ses cheveux courts sont blancs, son rouge à lèvres est rose. C'est pour elle que j'ai traversé une partie de la planète en avion, du nord de l'Angleterre jusqu'à San Francisco, afin de rejoindre sa modeste maison perchée dans les collines.

Au moment où nous nous serrons la main, l'Histoire se confond avec l'instant présent : elle n'est plus seulement constituée d'archives, de piles de livres, de dessins de mode et de tissus souples – autant de sources que j'utilise habituellement pour donner des conférences ou écrire. Aujourd'hui, je fais connaissance avec une femme qui a survécu à un lieu et à une époque synonymes d'horreur.

Mme Kohút s'assoit devant une table couverte d'une nappe en dentelle et m'offre du strudel aux pommes fait maison. Au cours de nos rendez-vous, nous serons entourées d'ouvrages savants, de bouquets de fleurs, de belles broderies, de photos de famille et d'objets colorés en céramique. Pour ce premier entretien, j'ai prévu de feuilleter avec elle les magazines de couture que j'ai apportés et de lui montrer une élégante robe rouge qui

date de la guerre – une des plus belles pièces de ma collection d’habits vintage.

« Du travail de bonne qualité, commentera bientôt mon hôtesse en faisant courir ses doigts sur les ornements du tissu. Très élégant ! »

Ainsi donc, un simple vêtement a le pouvoir de créer une complicité entre nous, malgré la différence d’âge et le fait que nous vivons sur des continents différents. Mais il y a plus important. Jadis, Mme Kohút a manié des tissus et des habits dans un tout autre contexte : elle est la dernière survivante d’un atelier de haute couture établi dans le camp de concentration d’Auschwitz.

Un atelier de haute couture à Auschwitz ? L’idée même semble une monstrueuse anomalie. Alors que je préparais un livre sur les activités textiles à l’échelle mondiale pendant le conflit de 1939-1945 et que je faisais des recherches sur les liens entre le Troisième Reich et le marché de la mode, j’ai découvert avec sidération l’existence d’un tel atelier.

Les nazis avaient parfaitement compris le pouvoir de représentation des vêtements. Les uniformes portés lors de leurs rassemblements de masse en sont un très bon exemple puisque par définition de tels vêtements servent à renforcer la fierté et l’identité d’un groupe. Dans le cadre plus large de la politique économique et raciale de l’Allemagne, les bénéfices de l’industrie textile obtenus par le pillage étaient affectés au financement de la guerre.

Et puis les femmes de l’élite dirigeante appréciaient les belles tenues. Magda Goebbels, l’épouse du terrible ministre de la Propagande, était connue pour son élégance ; et malgré l’acharnement des nazis à exclure les Juifs du commerce de la mode, elle avait peu de scrupules à porter leurs créations. Emmy Goering, mariée au *Reichsmarschall*, récupérait des habits de luxe volés tout en prétendant ignorer leur provenance. Quant à Eva Braun, pour son mariage avec Hitler elle s’était fait livrer sa robe dans Berlin en feu, quelques jours seulement avant son

suicide et la capitulation de l'Allemagne. Elle l'avait assortie à des chaussures de chez Ferragamo<sup>1</sup>.

Mais de là à imaginer un atelier de haute couture dans un camp de mise à mort ! Un tel lieu a bel et bien existé à Auschwitz et illustre parfaitement l'un des aspects du Troisième Reich : une débauche de privilèges, sur fond d'exactions, de misère et de meurtre de masse. Il a été fondé par l'épouse du commandant du camp, Hedwig Höss. Les femmes qui y travaillaient n'étaient pas toutes juives ; il y avait aussi des résistantes françaises communistes. Ces déportées endurent autant qu'asservies créaient : elles coupaient, piquaient, enjolivaient pour Frau Höss et d'autres compagnes de SS, produisant de magnifiques tenues pour celles-là mêmes qui les considéraient comme des êtres inférieurs et dont les maris étaient des criminels. Mais pour les couturières d'Auschwitz, c'était le seul moyen d'échapper à la chambre à gaz.

En nouant de solides liens d'amitié entre elles et en faisant preuve d'une inébranlable loyauté les unes envers les autres, elles ont pu briser les efforts des nazis pour les déshumaniser. Tandis que ronronnaient les machines à coudre, elles sont même parvenues à élaborer divers plans pour mieux leur résister, voire leur échapper.

Ce livre est leur histoire. Ce n'est pas un roman. Les scènes du quotidien et les conversations décrites ici s'appuient sur des témoignages, des documents, d'autres preuves matérielles ou encore des souvenirs transmis aux familles ou à moi directement, puis corroborés par de nombreuses lectures, notamment dans les archives.

Ayant découvert l'existence de cet incroyable atelier, j'ai aussitôt entrepris des recherches approfondies à partir d'informations rudimentaires et d'une liste de noms incomplète : Irene, Renée, Bracha, Katka, Hunya, Mimi, Mancini, Marta, Olga, Alida, Marilou, Lulu, Baba, Boriskha... Alors que j'avais presque perdu l'espoir de reconstituer leurs biographies et de retrouver d'autres

couturières, le roman pour la jeunesse que j'ai écrit sur le sujet a suscité l'attention de plusieurs descendants directs ou indirects de ces héroïnes, en Europe, aux États-Unis et en Israël, et c'est ainsi qu'après la parution du *Ruban rouge*<sup>2</sup> les premiers emails sont arrivés :

« Ma tante était couturière à Auschwitz... »

« Ma mère était couturière à Auschwitz... »

« Ma grand-mère dirigeait l'atelier de couture d'Auschwitz... »

J'étais enfin en contact avec les proches des véritables protagonistes de cette incroyable histoire. Ce fut à la fois un choc et une source d'inspiration sans pareille. Fait remarquable, l'une de ces couturières était toujours en vie et en bonne santé. Surtout, elle était disposée à parler.

Avant même que je lui pose des questions, Mme Kohút, quatre-vingt-dix-huit ans au moment de notre rencontre, se lance dans plusieurs récits. Elle évoque aussi ouvertement son enfance, par exemple la pluie de noix et de bonbons qu'elle recevait lors de la fête de Souccot, que des épisodes de son internement à Auschwitz, comme cette fois où elle a vu une ancienne camarade d'école se faire briser la nuque à coups de pelle par un SS, simplement parce qu'elle avait parlé en travaillant.

Elle me sort des photos d'elle adolescente avant la guerre, vêtue d'un joli pull et tenant un magnolia, puis d'autres prises des années après la fin du conflit, qui la montrent dans un élégant manteau inspiré des célèbres modèles New Look de Christian Dior. À la vue de ces clichés, on ne devinerait jamais la réalité de ce qu'elle a vécu entre ces deux périodes de sa vie.

Il n'existe aucune photo d'elle durant son calvaire d'un millier de jours à Auschwitz. Elle me raconte que pendant chacun de ces jours elle aurait pu mourir un millier de fois. Tandis qu'elle égraine ses souvenirs, ses doigts passent et repassent sur les coutures de son pantalon – l'un des rares signes qui trahissent ses émotions. Ses mots créent des images. Elle jongle avec les langues et je fais de mon mieux pour la suivre. L'anglais n'est

que la cinquième qu'elle ait apprise, mais elle a eu tout le temps de la pratiquer depuis son installation aux États-Unis.

Si j'ai de quoi écrire pour prendre rapidement des notes, je bataille en revanche avec la vidéo de mon téléphone.

Mme Kohút me donne une petite tape.

« Écoutez-moi ! » m'ordonne-t-elle.

Alors je l'écoute.



## I

### L'UNE DES RARES SURVIVANTES

*Au bout de deux ans, je suis allée travailler dans le bâtiment de l'administration d'Auschwitz, à l'atelier de couture réservé aux familles de SS. J'y passais de dix à douze heures par jour. Je suis l'une des rares survivantes de l'enfer d'Auschwitz.*

Olga Kováč'1

Un jour comme les autres.

Éclairées par deux fenêtres, un groupe de femmes coiffées de foulards blancs étaient assises, cousant des vêtements devant de longues tables en bois, têtes baissées, aiguille dedans, aiguille dehors. La pièce était en demi-sous-sol. À travers les vitres, le ciel ne symbolisait pas la liberté. Ce lieu était leur refuge.

Autour d'elles, le matériel complet d'un atelier de couture prospère, tous les outils nécessaires à leur métier. Sur les tables, mètres-rubans, ciseaux et bobines de fil. Empilés à portée de main, des rouleaux de toutes sortes de tissus. Éparpillés à l'envi, des magazines de mode et les papiers craquants des patrons de vêtements. Dans la pièce voisine se trouvait un salon d'essayage privé pour les clientes, tout cela sous l'égide de l'intelligente et compétente Marta, secondée par Borishka. Il n'y avait pas si longtemps, la première dirigeait encore son propre atelier à Bratislava, un établissement florissant.

Les couturières ne travaillaient pas en silence. Dans un mélange de langues – slovaque, allemand, hongrois, français, polonais –, elles discutaient de leurs tâches, de leurs foyers, de leurs familles, allant même jusqu'à plaisanter entre elles. La plupart étaient jeunes, après tout, âgées de moins de vingt ans ou à peine davantage. La benjamine n'avait que quatorze ans. Les autres la surnommaient « Poulette » lorsqu'elles la voyaient courir en tous sens pour apporter des aiguilles ou balayer des chutes de fil.

Les amies les plus proches travaillaient ensemble : Irene, Bracha et Renée, toutes originaires de Bratislava, avec aussi Katka, la sœur de Bracha. Même lorsque ses doigts étaient engourdis par le froid, celle-ci cousait d'élégants manteaux en laine. Deux autres couturières, Baba et Lulu, étaient très complices, l'une sérieuse, l'autre espiègle.

Hunya, âgée d'environ trente-cinq ans et dotée d'une forte personnalité, était pour le groupe à la fois une amie et une figure maternelle. Mais Olga, pourtant de la même génération, paraissait âgée aux yeux des plus jeunes.

À l'atelier, toutes n'étaient pas juives. Ainsi les deux Françaises communistes, Alida et Marilou, déportées pour faits de résistance.

Vingt-cinq femmes environ, aiguille dedans, aiguille dehors. Lorsque l'une d'elles était convoquée et ne revenait pas, Marta prenait rapidement ses dispositions pour la remplacer. Il fallait qu'une autre déportée puisse rejoindre le refuge de ce demi-sous-sol. Ici, elles avaient des noms. Hors de ces murs, elles n'étaient que des numéros.

Certes, il y avait assez de travail pour tout le monde. Le grand livre noir des commandes était même si rempli que beaucoup ne pouvaient être honorées avant six mois, y compris pour des femmes de Berlin issues du premier cercle nazi. La priorité était donnée aux clientes locales et à celle qui avait créé le salon : Hedwig Höss, l'épouse du commandant du camp de concentration d'Auschwitz.

Un jour comme les autres, un cri de désarroi retentit dans l'atelier tandis que se répandait une horrible odeur de brûlé. Catastrophe ! Pendant le repassage d'une robe, le tissu avait été abîmé par un fer trop chaud. Impossible de dissimuler la trace, bien visible sur le devant, or la destinataire devait venir pour un essayage le lendemain. Folle d'angoisse, la couturière maladroite répétait :

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? »

Les autres interrompirent alors leurs tâches. Ce n'était pas seulement une question de robe fichue. Les clientes de cet atelier de mode étaient mariées à de hauts dignitaires de la garnison SS d'Auschwitz. Des hommes connus pour leurs coups, leurs actes de torture et leur implication dans les meurtres de masse. Des hommes contrôlant entièrement les vies et les destins de toutes les femmes présentes dans cette pièce.

Marta évalua calmement les dégâts.

« Vous savez ce qu'on va faire ? On va enlever ce morceau-ci et y insérer ce bout de tissu-là. Allez, vite... »

Toutes se mobilisèrent.

Le lendemain, à l'heure précise de son rendez-vous, l'épouse du SS entra dans l'atelier. Elle essaya sa nouvelle robe et se contempla, perplexe, dans le miroir du salon d'essayage.

« Je ne me souvenais pas de ce motif.

– Bien sûr que si, répondit doucement Marta. N'est-ce pas ravissant ? Une nouvelle mode<sup>2</sup>... »

Un désastre évité. Pour le moment.

Les ouvrières reprirent leur travail, aiguille dedans, aiguille dehors, soulagées de pouvoir survivre une journée de plus à Auschwitz.

Vingt ans plus tôt, quand les couturières n'étaient encore que des fillettes, voire des nourrissons, qui aurait pu imaginer que leur destin les conduirait dans un tel endroit ? Même des adultes pessimistes de nature auraient eu du mal à se représenter un

futur dans lequel elles se seraient retrouvées à coudre au milieu d'un génocide industrialisé.

Lorsqu'on est enfant, notre monde est minuscule ; pourtant, il est riche en menus détails et sensations. Le grattement de la laine contre la peau, les doigts engourdis de froid qui bataillent contre des boutons récalcitrants, la fascination pour le tissu qui s'effiloche sur un pantalon déchiré au genou. Notre horizon se limite d'abord aux murs de la maison familiale puis s'étend aux coins de rues et au paysage urbain, aux champs et aux forêts. On ignore longtemps ce que l'avenir nous réserve, mais au final les souvenirs sont tout ce qui reste de nos années perdues.



1. Irene Reichenberg.

L'un des visages qui nous regarde depuis le passé est celui d'Irene Reichenberg enfant, un portrait dont la date est inconnue. Ses traits pâles sont auréolés d'ombres, ses vêtements invisibles. Ses joues rondes se fendent d'un sourire hésitant, comme si elle craignait de trop montrer ses émotions.

Irene naquit le 23 avril 1922 dans la ville slovaque de Bratislava, située au bord du Danube et tout au sud de ce qui était encore la Tchécoslovaquie. La population de cette cité très proche de Vienne était composée d'Allemands, de Slovaques et

de Hongrois. Tous étaient soumis aux lois d'un État fondé moins de quatre ans plus tôt sur les ruines de l'Empire austro-hongrois.

La communauté juive avoisinait les quinze mille habitants. Elle avait son propre quartier, à quelques pas de la rive nord du Danube, et bien sûr la rue des Juifs (Judengasse ou Židovská ulica) en constituait le cœur, au pied du château. À partir des années 1840, les foyers les plus aisés avaient pu emménager ailleurs et les maisons tarabiscotées de la Židovská ulica avaient été divisées en logements exigus pour familles nombreuses. Mais si cette zone comptait parmi les quartiers populaires de Bratislava, ses rues n'en étaient pas moins nettoyées régulièrement et ses commerces très fréquentés. Les gens s'entraidaient spontanément, tout le monde se connaissait et chacun était au courant des affaires de ses voisins.

*Ce fut la période la plus heureuse de ma vie.  
J'étais née à Bratislava, j'y avais grandi  
et j'y avais vécu avec ma famille.*

Irene Reichenberg<sup>3</sup>

La Židovská ulica était un lieu extraordinaire pour les gamins : ils allaient et venaient dans les maisons de leurs camarades, envahissaient la rue de leurs jeux. Irene habitait au deuxième étage d'un immeuble d'angle situé au numéro 18. La famille Reichenberg comptait huit enfants. Comme dans toutes les grandes fratries, différentes alliances se formaient, de même qu'il y avait une certaine distance entre les plus âgés et les plus jeunes. L'un des frères d'Irene, Armin, travaillait dans une confiserie. Il finirait par quitter le pays pour la Palestine sous mandat britannique, échappant ainsi au traumatisme direct de la Shoah. Un autre frère, Laci, était employé dans une société juive de vente en gros de textiles.

Durant les premières années de la vie d'Irene, aucun membre de sa famille ne songeait à une nouvelle guerre. Tous étaient

persuadés que l'horreur s'était achevée avec l'armistice de 1918 et la naissance de la Tchécoslovaquie, un État où les Juifs étaient des citoyens comme les autres.

Irene, elle, était trop jeune pour comprendre le monde au-delà de son quartier. Son rôle, comme celui de la plupart des filles de son époque, était de bien maîtriser les tâches domestiques afin de se préparer au mariage et à la maternité. Elle suivait ainsi l'exemple de ses sœurs aînées : Katarina, ou Käthe, qui avait pour prétendant un beau jeune homme appelé Leo Kohn ; Jolanda, ou Jolli, qui épouserait l'électricien Bela Grotter ; Frieda, qui deviendrait Frieda Federweiss. Il ne resterait bientôt plus à la maison qu'Irene, Edith et Grete<sup>4</sup>.

C'était à leur père, l'un des nombreux artisans de la rue Židovská, que revenait le devoir de soutenir financièrement cette grande famille. Shmuel Reichenberg était cordonnier. Le savoir-faire et la pauvreté des membres de cette profession ont été immortalisés par de nombreux contes. De fait, il y avait réellement quelque chose de magique dans la manière qu'avait Shmuel, penché sur son ouvrage de 7 heures du matin jusque tard le soir, de découper et de façonner des pièces de cuir souple sur son pied de cordonnier en bois, de piquer les coutures avec du fil ciré, d'enfoncer soigneusement chaque clou au marteau, le tout sans l'aide d'aucune machine.

L'argent était rare et les ventes incertaines. Pour la plupart des habitants de la rue Židovská, acheter des chaussures ou en faire réparer était un luxe. Pendant les difficiles années de l'entre-deux-guerres, on pouvait voir les plus pauvres marcher pieds nus ou retenir leurs souliers en lambeaux avec des chiffons.

Si le père d'Irene gagnait le pain de la famille, sa mère en fabriquait, mais Tzvia ne faisait pas que cela. Ses journées de travail étaient donc encore plus longues que celles de son mari. Tenir la maison était un dur labeur et chaque nouvelle naissance signifiait davantage de cuisine, de lessives et de ménage. Malgré sa nombreuse progéniture et les faibles revenus du

couple, Tzvia veillait à ce que chaque enfant se sente unique. Pour son premier anniversaire, Irene avait ainsi reçu un précieux cadeau : un œuf entier cuit rien que pour elle. Des années plus tard, ses camarades de la rue Židovská entendaient encore parler de l'événement et de la joie qu'elle avait éprouvée, au dire de sa mère.



2. Renée Ungar en 1939.

Parmi ces amies se trouvait Renée Ungar, issue d'une famille juive orthodoxe. Son père était rabbin, sa mère femme au foyer<sup>5</sup>. Renée avait un an de plus qu'Irene et était aussi vive que l'autre était douce, mais sur un portrait de la fin des années 1930 elle adopte un air sérieux qui contraste avec les pompons bicolores de son col claudine.

Une décennie avant que soit prise cette photo, Irene, alors âgée de sept ans, s'était fait une nouvelle camarade qui allait

devenir une amie pour la vie. Cette courageuse compagne qui affronterait l'enfer à ses côtés avait pour nom Bracha Berkovič.

*On a partagé de bons moments.*

Bracha Berkovič

Bracha était une fille de la campagne. Elle avait vu le jour dans le village de Čepa, en Ruthénie subcarpatique. Cette région agricole qui deviendrait soviétique après la Seconde Guerre mondiale était riche en dialectes et traditions, et célèbre pour ses costumes brodés.

Les paysages dans lesquels avait grandi Bracha étaient dominés par la chaîne des Tatras, qui semblait se prolonger à l'infini et dont les pentes s'adouciaient pour se transformer en champs de trèfle, de seigle, d'orge et de betteraves sucrières. Les paysannes qui s'y activaient étaient vêtues de blouses aux manches bouffantes, de grandes jupes superposées et de foulards colorés. Les plus jeunes s'occupaient des troupeaux d'oies.

En été, on portait des couleurs claires et des imprimés en coton – carreaux, rayures et autres motifs. En hiver, les épais habits sombres contrastaient avec la neige. Des châles à franges bien chauds recouvraient les têtes ; ils étaient noués sous le menton ou croisés et attachés à l'arrière. En toutes saisons, des rubans de dentelle fleurie brillaient aux poignets et aux coutures des manches.

D'une certaine façon, la naissance de Bracha avait été liée aux vêtements comme le serait sa vie future, car sa mère, Karolína, avait dû poursuivre son travail de lavandière jusqu'au terme de sa grossesse. Dans les Carpates, dès les premières lueurs de l'aube, on voyait des femmes porter des ballots de linge jusqu'à la rivière. Elles travaillaient pieds nus dans l'eau froide pendant que leur progéniture jouait derrière elles. D'autres lessives étaient effectuées à la maison au moyen de baquets, et c'est ainsi que par une journée glaciale et pluvieuse Karolína avait ressenti

les premières contractions, juchée sur une échelle pour étendre son linge sous l'avant-toit. On était le 8 novembre 1921, elle n'avait que dix-neuf ans et allait mettre au monde son premier enfant.

Bracha naquit dans la maison de ses grands-parents<sup>6</sup>. Bien que les lieux aient été étroits et surpeuplés, pourvus seulement d'un four en terre et d'une pompe à eau, elle se souviendrait de son enfance comme d'une sorte de paradis terrestre<sup>7</sup> parce que l'amour familial était plus fort que les inévitables tensions du quotidien<sup>8</sup>. Le mariage de ses parents avait été arrangé par une entremetteuse locale – une coutume assez répandue dans l'Europe de l'Est de l'époque –, mais il n'en était pas moins heureux. Au départ, Salomon Berkovič, né sourd-muet, était destiné à la sœur aînée de Karolína, mais celle-ci l'avait repoussé en raison de son handicap. On avait alors incité la cadette, âgée de dix-huit ans, à prendre sa place, et c'est surtout l'idée de revêtir une robe de mariée qui l'avait convaincue.

*Tous faisaient de leur mieux  
malgré une existence très dure.*

Bracha Berkovič

Après la naissance de Bracha un jour de lessive, vinrent celles d'Emil, de Katarina, d'Irena et de Moritz. La petite maison était si remplie que Katarina, surnommée Katka, vécut jusqu'à ses six ans chez sa tante Genia, qui n'avait pas d'enfants. Bracha se sentait proche de sa petite sœur Irena, mais c'est avec Katka que se forgeraient des liens indestructibles lorsque toutes deux seraient envoyées à Auschwitz<sup>9</sup>.

La petite enfance de Bracha fut marquée par le doux parfum du *hallot* – le pain du shabbat –, par la saveur subtile du pain azyyme saupoudré de sucre blanc ou encore par l'arôme des pommes au four qu'elle dévorait avec sa tante Serena, dans une maison pleine de bibelots et de napperons. Mais c'est la

couture qui allait vraiment l'ouvrir à la vie, loin des atmosphères villageoises.

Son père était un tailleur si talentueux qu'il se décida bientôt à conquérir Bratislava avec sa machine à coudre. Il y travailla pour une maison réputée, Pokorny, puis se mit à son compte et se constitua alors une solide clientèle. D'abord aidé par un garçon en charge des réparations et des retouches, il embaucha rapidement trois sourds-muets et prit même son frère Herman comme apprenti. Chaque année, il se rendait à Budapest pour découvrir les nouveautés de la mode masculine, mais le succès de son affaire était dû en grande partie à l'infatigable Karolína, qui l'avait suivi à Bratislava pour jouer les intermédiaires avec les clients et donner un coup de main lors des essayages.

Déterminée à ne pas se faire oublier, la jeune Bracha finit par convaincre sa mère, à force de larmes, de la laisser venir elle aussi en ville. Le trajet en train enthousiasma la petite villageoise. Tandis que défilaient les paysages, elle s'interrogeait sur ce qui l'attendait là-bas. Un monde nouveau, éblouissant, dont lui donnaient un avant-goût les écriteaux des wagons qui portaient des inscriptions en quatre langues : tchèque, slovaque, allemand et français.

Bratislava lui apparut aussitôt comme une cité agréable, tant par ses nombreux arbres que par son architecture moderne, mais aussi très animée : foule occupée à faire ses courses, circulation intense dans les rues autant que sur le Danube. Pour Bracha, l'appartement de la rue Židovská représentait lui aussi une nouveauté par rapport à ce qu'elle avait connu à Čepa. De l'eau coulant de robinets au lieu des seaux remplis à la pompe. Remplaçant les lampes à huile, des ampoules électriques s'allumaient et s'éteignaient au moyen d'un interrupteur. Non seulement les toilettes n'étaient pas dehors mais, bonheur suprême, elles étaient dotées d'une chasse d'eau. Et puis surtout, la fillette allait pouvoir se faire de nouvelles amies – des amies qui seraient des compagnes d'infortune aux pires heures de la guerre.

*J'aimais tout, tout, tout... J'aimais l'école.*

Irene Reichenberg

Bracha fit la connaissance d'Irene Reichenberg en classe. L'éducation représentait un aspect essentiel de la vie des Juifs, y compris dans les familles pauvres, et Bratislava ne manquait pas d'établissements scolaires. Les vêtements des élèves, sur une photo de 1930 prise dans une institution juive orthodoxe, témoignent de la fierté avec laquelle les parents envoyaient leurs enfants à l'école, même si cela les obligeait à se serrer la ceinture. Le cliché ayant été réalisé pour une occasion particulière, plusieurs filles portent des chaussettes blanches et des chaussures qui contrastent avec les solides bottines en cuir utilisées en temps normal et plus pratiques pour la récréation. Certaines ont de simples robes droites, faciles à coudre et à entretenir, mais d'autres ont des tenues plus élaborées, avec de la dentelle ou des cols amidonnés.



3. École primaire juive orthodoxe de Bratislava en 1930.  
Bracha Berkovič est la deuxième à gauche dans la rangée du milieu.

On aimait alors les coupes au carré, sans pour autant renoncer totalement aux nattes traditionnelles. Il n'existait pas d'uniforme scolaire pour les filles et la mode pouvait donc trouver sa place

sur les bancs de l'école. Une année, il y eut un engouement pour les cols volantés composés de tissus très fins, plissés ou froncés. Les gamines en voulaient toutes avec le plus de fronces possibles. Une dénommée Perla fut jalouée par ses camarades en raison des nombreux ruchés en mousseline délicate de son col. Oui, c'étaient les jours heureux.

Les cours de l'école primaire juive orthodoxe étaient donnés en allemand. Bracha eut un peu de mal à s'y faire, elle qui parlait yiddish et hongrois. Mais elle s'adapta rapidement en papotant avec ses camarades Irene et Renée, au point que les filles se mirent à passer d'une langue à une autre dans la même phrase.

En dehors des heures de cours, les enfants du quartier juif s'amusaient dans les rues et dans les escaliers, jouant à chat, à cache-cache, au cerceau et aux quilles, ou musardant tout simplement. À la belle saison, trop pauvres pour s'offrir des vacances hors de la ville, ils s'ébattaient sur les bords du Danube ou dans une partie peu profonde du fleuve. Mais en dépit de ces nombreuses distractions, les filles de son village manquaient à Bracha. À l'âge de onze ans, elle harcela ses parents jusqu'à ce qu'ils l'autorisent à rentrer à Čepa pour l'été. Désireuse de faire bonne impression et de donner l'image d'une jeune citadine dans le vent, elle revêtit une tenue bien plus chic que sa garde-robe habituelle et prit fièrement le train toute seule. Elle portait une robe beige offerte par une amie aisée, une ceinture en cuir verni rouge, des chaussures en cuir verni noir et un chapeau de paille orné d'un ruban coloré.

De tels détails paraissent frivoles quand on sait quel destin attendait la petite voyageuse, mais ils lui permirent de fixer un souvenir heureux parmi d'autres pour le jour où l'élégance lui serait interdite et renverrait à un monde disparu.

*Ce sont vraiment des souvenirs merveilleux.*

Irene Reichenberg

Les plus beaux vêtements étaient réservés au shabbat et aux fêtes. Les familles juives respectaient les rituels et les recettes ancestrales, depuis les pommes au miel de Roch Hachana jusqu'au pain sans levain et aux herbes amères de Pessah. Pour les grandes occasions, on tuait des oies grasses et le maïs éclatait bruyamment, tandis que la soupe de nouilles au poulet mijotait sur la cuisinière. Irene adorait voir sa nombreuse parentèle se réunir à la maison pour les prières et les bénédictions, dans une chaleureuse convivialité.

Pour le shabbat, l'odeur du pain hallot tout juste sorti du four embaumait les logements de la rue Židovská. Il avait été pétri à la maison puis emporté à la boulangerie du coin pour être cuit. Les femmes en tablier blanc récuraient et rangeaient leur intérieur avant d'allumer les bougies du vendredi soir. Bien que le shabbat fût une période chômée, selon la Torah, y compris pour le travail des tissus – teinture, filature, couture –, il n'en fallait pas moins se nourrir. La mère de Bracha se débrouillait donc pour trouver le temps et l'énergie de confectionner des biscuits à la cannelle et des *Topfenknödel*, boulettes bouillies à base de fromage blanc, populaires jusque dans les cafés viennois les plus chics.

Parmi les événements majeurs de la vie familiale, il y avait bien sûr les mariages. Lorsque l'un des employés de Salomon Berkovič annonça que sa sœur allait se marier avec Jenó, oncle de Bracha et lui aussi cordonnier, la fillette eut droit à un petit plaisir très rare : des vêtements achetés dans une boutique. Désireuse d'imiter son père, qui repassait comme personne à l'atelier, elle décida de s'occuper seule de sa belle tenue de style marin, mais les préparatifs de la noce s'interrompirent quand toute la maisonnée sentit une horrible odeur de roussi : le tissu était brûlé.

Sur le moment, ce fut une catastrophe pour la gamine, obligée de porter de vieux habits au mariage. En revanche, lorsque des années plus tard une autre robe subirait le même sort sur la planche à repasser de l'atelier de haute couture d'Auschwitz et

que Marta, la chef d'équipe, prendrait tout en charge calmement pour éviter une tragédie, l'évocation de cette mésaventure enfantine serait bien douce à Bracha. Elle se rappellerait la promesse d'oncle Jenő, habillée dans une pièce transformée en un lieu magique grâce à la musique d'un gramophone à manivelle, aux décorations en papier et aux lampes illuminant un petit arbre en pot. Et puis, une fois effacé ce souvenir heureux, elle retournerait à la réalité de l'atelier de mode et aux ordres de ses clientes nazies.

*Il nous avait suffi de nous voir pour sentir  
que nous nous appartenions à tout jamais.*

Rudolf Höss<sup>10</sup>

Le 17 août 1929, dans une ferme allemande de Poméranie, d'autres noces furent célébrées. Elles ne ressemblaient en rien à celles de l'oncle Jenő, et pourtant l'heureuse élue bouleverserait l'existence de Bracha, sans même avoir à connaître son nom.

Il s'agissait des épousailles d'un certain Rudolf Höss, âgé de vingt-sept ans et ancien membre d'une organisation paramilitaire. Après avoir purgé une peine de prison pour meurtre, il avait pu enfin s'unir à une fille de vingt et un ans, Erna Martha Hedwig Hensel, communément appelée par son troisième prénom. Sur une des photos de mariage, elle porte une robe blanche, ample à la taille et tombant jusqu'à mi-mollet. Les manches courtes révèlent des bras fins. De longues nattes enroulées en macarons font paraître son visage petit et délicat<sup>11</sup>.

Dans ses mémoires, Rudolf Höss rapporte : « Nous nous sommes mariés dès que nous en eûmes la possibilité. Ayant choisi librement, par conviction profonde, une vie dure et laborieuse, nous voulions la commencer ensemble<sup>12</sup>. » Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'Hedwig était déjà enceinte de leur fils Klaus, conçu peu après leur première rencontre.

Elle avait été organisée par Gerhard Fritz Hense, le frère de la jeune fille. D'après la légende, ç'avait été un coup de foudre

mutuel entre deux idéalistes qui partageaient les idées du Bund Artam, ou ligue d'Artam. Adeptes du mouvement *völkisch*, les Artamans aspiraient à une vie simple et rurale fondée sur des principes écologiques, sur le travail à la ferme et l'autosuffisance. Leur principal objectif, un esprit sain dans un corps sain, était associé à l'interdiction de l'alcool, du tabac et des relations sexuelles extraconjugales. Rudolf et Hedwig se sentaient donc en phase avec cette « communauté de jeunes patriotes », comme ils l'appelaient – une communauté dont les théories raciales s'accordaient parfaitement à la rhétorique du sang et du sol<sup>13</sup>. Cette dernière, chère aux partisans de l'extrême droite, était issue du concept du *Lebensraum*, l'espace vital qu'Adolf Hitler appelait de ses vœux dans *Mein Kampf*: l'Allemagne avait besoin de s'étendre vers l'est pour appliquer un modèle de paradis à la fois rural et industriel promis aux seuls individus considérés comme de sang allemand pur.

À l'instar de son mari, Hedwig croyait en ces idéaux et se montrait impatiente de se lancer dans la culture d'une terre. Tous deux n'étaient cependant pas de simples ouvriers agricoles. Rudolf prit du galon au sein de la ligue d'Artam, où il retrouva Heinrich Himmler, rencontré en 1921 lorsque celui-ci n'était encore qu'un ambitieux étudiant en agronomie. Selon Himmler, l'unique solution pour lutter contre l'immoralité urbaine et l'affaiblissement de la « race » était précisément de conquérir de nouveaux territoires à l'Est<sup>14</sup>. La future collaboration entre les deux hommes signerait l'arrêt de mort de millions de Juifs.

À Bratislava, on semblait peu se soucier de la montée du parti nazi en Allemagne et on ignorait les ambitions des Artamans. La communauté juive poursuivait ses activités comme si de rien n'était et les fêtes familiales donnaient lieu à de grands rassemblements. C'était l'occasion de retrouver des parents vivant loin de la ville et de faire connaissance avec les belles-familles. Il faut dire que les liens interfamiliaux étaient nombreux et complexes.

Chaque nouvelle union venait les resserrer plus encore ; aussi, lorsque Irene Reichenberg apprit que son frère Laci allait épouser Turul Fuchs, surnommée Turulka, elle ne put que se réjouir, et son amie Bracha avec elle.

Turulka avait une sœur, Marta. Née le 1<sup>er</sup> juin 1918, quelques mois seulement avant la chute de l'Empire austro-hongrois, celle-ci n'avait que quatre ans de plus qu'Irene et Bracha, mais ces quatre années la rendaient très différente des deux autres en termes de maturité et d'expérience. La famille de Turulka et Marta était originaire de Mosonmagyaróvár, aujourd'hui en Hongrie. Sa mère s'appelait Rósa Schneider, son père, Dezider Fuchs – Deszö en hongrois. Après que le couple eut emménagé tout près de Bratislava, Marta put y poursuivre sa scolarité et s'adonner à sa passion pour la lecture et la musique<sup>15</sup>. Après quoi, elle devint couturière. Elle fit son apprentissage entre septembre 1932 et octobre 1934 chez une certaine Fischgrundová puis travailla à Bratislava jusqu'à sa déportation, en 1942.



4. Marta Fuchs (troisième en haut à droite)  
lors d'une fête de famille en 1934.

Le 8 juillet 1934, les grands-parents maternels de Marta célébrèrent leur cinquantième anniversaire de mariage à Mosonmagyaróvár. La famille proche se rassembla pour une photo dans la cour ombragée. On y voit Marta au dernier rang. Elle est la troisième en partant de la droite, debout à côté de sa sœur Kláríka. Son grand sourire révèle sa nature chaleureuse et, si l'on en juge par le joli nœud ornant sa blouse, elle montre déjà un certain goût pour la mode. Au premier rang, c'est sa sœur Turulka (pas encore en âge d'être mariée à Laci Reichenberg) qui porte une petite fille sur ses genoux. Les autres participants se sont mis eux aussi sur leur trente et un : on remarque les costumes bien coupés, l'écharpe originale de la mère de Marta ou encore les élégantes chaussures des femmes.

En cette année 1934 où Marta acheva sa formation de couturière, Rudolf Höss rejoignit les SS. À l'issue d'une longue quête personnelle, il avait décidé que son rêve de paradis agricole avec les Artamans devrait attendre. Himmler l'avait persuadé de mettre en valeur ses talents dans une arène plus ambitieuse : la promotion des objectifs du national-socialisme. Et c'est ainsi qu'il accepta un premier poste dans un camp de concentration, celui de Dachau, aux portes de Munich – un lieu destiné à la « rééducation » de ceux qui « menaçaient » le jeune régime nazi.

Sa femme emménagea avec leur fils et leurs deux filles, Klaus, Heidtraut et Inge-Brigitte, dans les quartiers réservés aux familles des SS du camp. Elle approuvait sans réserve les activités de son mari : après tout, il n'était que le geôlier des « ennemis de l'État ». Certains racontent que pour la naissance de leur quatrième enfant, Hans-Jürgen, Hedwig demanda à subir une césarienne : elle voulait éviter à tout prix que l'accouchement lui fasse manquer à Berlin le discours du 1<sup>er</sup> Mai d'Adolf Hitler<sup>16</sup>.

En 1934, l'année de ses treize ans, Bracha Berkovič était non seulement étrangère aux dérives de la politique allemande mais

aussi à l'atmosphère trépidante qui régnait à Bratislava. Pendant une fête de Roch Hachana, elle était tombée malade. On lui avait diagnostiqué une tuberculose et elle avait été envoyée au célèbre sanatorium de Vyšné Hágy, dans les Hautes Tatras. Elle allait y passer deux longues années, jusqu'à sa guérison. Bien qu'elle fût loin de l'agitation de son époque, sa vision du monde s'élargissait considérablement, à l'image de la vue dont elle bénéficiait depuis l'établissement situé en altitude. Elle apprenait le tchèque (très proche du slovaque, il est vrai) et s'habituaît à ne pas manger kasher. Elle recevait même des cadeaux à Noël et s'émerveillait devant les scintillements du sapin décoré par le personnel du sanatorium.

Sur le plan scolaire, cette longue parenthèse lui fit prendre du retard. Mais de toute façon, par nécessité financière, la plupart des enfants de la rue Židovská quittaient l'école à quatorze ans pour apprendre un métier. Les filles étaient surtout orientées vers le secrétariat et l'industrie textile, jusqu'à ce qu'elles se marient et fondent un foyer.

Irene s'inscrivit ainsi dans un institut dirigé par des Allemands des Carpates pour apprendre la sténographie et la comptabilité. Renée suivit les mêmes enseignements, tout comme Bracha, qui le fit dans un lycée catholique. Parce qu'elle paraissait « chrétienne » selon les stéréotypes raciaux simplistes qui proliféraient, elle fut placée au premier rang sur la photo de classe prise en 1938 lors de la remise des diplômes. Pourtant, son apparence ne lui serait d'aucun secours face aux préjugés et à la ségrégation qui s'intensifiaient en Europe.

Désormais, les filles étaient en âge de prendre conscience des tensions croissantes dans leur pays comme à l'étranger. Le discours du Reich contre les Juifs attisait un antisémitisme déjà présent en Tchécoslovaquie. À mesure que les nazis consolidaient leur pouvoir, la radio et les journaux diffusaient des informations de plus en plus alarmantes. Dans ces conditions, les familles juives pouvaient-elles demeurer confiantes et croire

que la violence ne triompherait pas ? Était-il exagéré de songer à quitter Bratislava pour s'installer dans un environnement rural moins tendu ? Fallait-il carrément renoncer à l'Europe et faire son *aliyah*, c'est-à-dire partir en Palestine ?

Irene et Bracha décidèrent d'intégrer une association de jeunes sionistes. De telles structures permettaient de s'amuser et de se faire de nouveaux camarades, voire de nouer une idylle, mais il s'agissait aussi de s'initier aux travaux effectués dans les kibboutz. Les deux jeunes filles adhèrent au mouvement Hashomer Hazair (la Jeune Garde). Irene rejoignit en outre le groupe de gauche HaOgen (l'Ancre), qui préparait les départs vers la Palestine. On était en 1938 et elle était bien décidée à s'y rendre, mais le manque d'argent et la mort de sa mère l'en empêchèrent.



5. Bracha Berkovič (devant, deuxième à gauche) avec ses amis du Mizrahi avant la guerre.

Bracha rejoignit une organisation similaire, le Mizrahi. Sur une photo où elle pose avec d'autres membres, elle apparaît radieuse. Les tenues de tous ces jeunes sont décontractées,

pratiques, loin des caprices de la mode. C'est à la faveur des réunions du Mizrahi que Bracha tissa des liens solides avec une fille pleine de vie, Shoshana Storch.

La famille de Shoshana s'était établie à Kežmarok, dans l'est de la Slovaquie. Dominée par les Hautes Tatras et située à bonne distance de Bratislava et de Prague, cette localité n'en était pas moins élégante et de beaux arbres donnaient à la rue principale un air de boulevard. La maison des Storch était placée près d'un des très vieux puits qui parsemaient la petite cité. Une large cour à l'arrière offrait un bel espace durant l'été. En hiver, le cœur du foyer consistait en un imposant poêle en céramique autour duquel se chauffait toute la famille. Les jours d'école, l'escalier était encombré d'enfants : Dora, Hunya, Tauba, Rivka, Abraham, Adolph, Naftali et Shoshana s'asseyaient sur les marches pour lacer leurs souliers en riant. Malgré les difficultés financières, le soutien de l'un des grands-pères permettait aux huit gamins de ne pas marcher pieds nus et à leurs parents de disposer d'une cave bien remplie en charbon et en pommes de terre pour la saison froide.

Dans quelques années, les Storch fuiraient à temps la Tchécoslovaquie pour gagner la Palestine, sauf Hunya, qui serait piégée en Europe mais pourrait compter sur l'amitié de Bracha, Irene et Marta.

*À cette époque, j'ignorais vers quel destin  
me mènerait le choix d'un tel métier.*

Hunya Volkmann, née Storch

Hunya était née le 5 octobre 1908, la même année qu'Hedwig Hensel-Höss<sup>17</sup>. Sa mère, Zipora, qui l'avait initiée toute petite à la couture, était particulièrement douée pour confectionner les broderies des jeunes mariées. (Dotée d'un mari au sens des affaires limité, la grand-mère, elle, avait dû vendre son trousseau

pour nourrir sa famille.) C'est aussi à la maison qu'Hunya avait appris à se servir d'une machine à coudre.

En 1943, sa fiche d'enregistrement à Auschwitz la décrivait ainsi : un mètre soixante-cinq, cheveux et yeux marron, nez droit, silhouette mince, visage rond, oreilles de taille moyenne, dentition complète, pas de marques distinctives, pas de casier judiciaire<sup>18</sup>. Et bien sûr, pas un mot sur sa forte personnalité ou sur sa générosité naturelle.

Elle débordait d'énergie mais n'était pas faite pour les études : elle avait pour ambition de devenir couturière. Ce métier n'était ni pour les rêveurs ni pour les dilettantes ; il exigeait de la ténacité et un long apprentissage. On devait maîtriser les bases avant de pouvoir songer à explorer sa propre virtuosité. Hunya eut de la chance : elle fut engagée chez la meilleure couturière de Kežmarok.

La première année, elle dut se contenter de ramasser les épingles, de nettoyer l'atelier et d'effectuer des livraisons ; pendant ce temps, elle observait en silence ses aînées transformer des tissus en vêtements. Dessiner les patrons, couper, piquer, repasser, faire les essayages puis les finitions... Chaque étape du procédé requérait des compétences qu'elle était déterminée à acquérir.

Par la suite, quoique modeste apprentie, elle fut très occupée. De retour à la maison, elle se dépêchait de dîner puis se mettait au travail sur la machine à coudre maternelle, de la marque Bobbin, pour ne s'arrêter que bien après minuit. Elle reprisait et fabriquait des habits pour sa famille et ses amis.

Deux années supplémentaires dans l'atelier de Kežmarok lui apportèrent l'expérience nécessaire pour prétendre intégrer une école de couture réputée à l'étranger – deux années à travailler dix à douze heures par jour dans un local sombre et étouffant, six jours par semaine. Mais elle était prête à relever le défi. Alors qu'en Allemagne on rêvait d'expansion vers l'est pour s'assurer un espace vital, Hunya, elle, rêvait de partir

vers l'ouest, à Leipzig précisément, pour devenir une modiste accomplie.

Contrairement à elle, Irene, Bracha et Renée ne s'étaient pas senti de vocation particulière à l'adolescence. Aucune n'avait songé à embrasser la carrière de couturière. Elles voulaient prendre le temps de se choisir un métier, en dépit de ce qui se passait au-delà des frontières de la Tchécoslovaquie : non seulement le Führer attisait la haine contre les Juifs, mais il prétendait protéger les « Allemands » qui vivaient hors du Reich. C'est ainsi qu'à l'automne 1938 il obtint par les accords de Munich l'annexion de régions peuplées de Tchèques germanophones (Sudètes). La France, l'Angleterre et l'Italie avaient participé à la conférence et approuvé, mais la Tchécoslovaquie n'y avait même pas été invitée !

D'autres de ses territoires ayant été cédés à la Pologne et à la Hongrie, Bracha en subit directement les conséquences. Les siens séjournaient à Čepa, le berceau familial, lorsque les Hongrois occupèrent la zone : il fallut repartir aussi vite que possible et franchir illégalement la frontière pour retourner à Bratislava.

En mars 1939, la Bohême-Moravie fut placée sous protectorat allemand et la Slovaquie devint un État « indépendant » fasciste sous l'autorité du prêtre Jozef Tizo. La Tchécoslovaquie avait cessé d'exister. À Kežmarok, la ville où avait grandi Hunya, les Juifs partirent volontairement ou furent « encouragés » à le faire. Un matin, une adolescente appartenant à la communauté découvrit cette inscription sur le tableau noir de sa classe : « *Wir sind judenrein.* – Nous sommes libérés des Juifs. » Elle constata rapidement que ses camarades de longue date étaient devenues des ennemies racistes<sup>19</sup>.

Un autre jour de 1939, cette fois à Bratislava, c'est Irene qui vécut une aventure malheureuse en arrivant à l'école.

L'enseignante qui pénétra dans la salle de cours lâcha sans préambule :

« Il est intolérable que des enfants allemandes s'asseyent dans la même classe que des Juives. Alors dehors, les Juives ! »

Irene et les autres gamines juives rassemblèrent leurs affaires et sortirent sans que les élèves autorisées à rester émettent la moindre protestation.

« Elles étaient pourtant gentilles, déclarerait plus tard Irene, désorientée par leur passivité. Je n'ai rien à leur reprocher<sup>20</sup>. » Il n'empêche que ce verdict avait sonné la fin de son enfance.